*PRINTEMPS
DESCARTES*

NOUVELLES

Printemps Descartes

Session 2025

Volcanique : 2. Au figuré. Ardent, impétueux.

Après une nuit sans rêve j'ai ouvert l'œil, un peu inquiète. Je ne saurai dire si elle a duré quelques heures ou quelques siècles et pourtant j'étais toujours fatiguée. J'ai regardé par la fenêtre, le ciel était bleu et un fin manteau de gel recouvrait le sol.

Je rassemble rapidement mes affaires : matériel de soin, masque, bouteilles d'eau. Je fais les comptes, aussi triste que fière. Onze, déjà.

La tête contre la vitre le paysage défile. Je me perds dans mes pensées. « Un homme ne peut vivre véritablement sans être un citoyen et sans résister. L'indifférence, c'est l'aboulie, le parasitisme, et la lâcheté, non la vie »¹. Mon pied s'agite. Il fait ça depuis toujours mais là c'est différent. J'évite de me souvenir mais je vois la brume, je vois les armes, je vois le sang. Je n'ai pas envie d'aller où je dois être.

J'arrive au point de rendez-vous. Devant moi, une foule lumineuse, bruyante, déterminée. Un bouquet de mille couleurs, et entre chacune de ces fleurs délicates, en surnombre, l'épilobe. On n'en voit pas tant que chez les fleuristes. En fait, je ne pensais pas que nous étions si nombreux.

Revendicative, la foule se met en mouvement. Mon cœur se sert. Nous voilà de retour, de nouveau visibles mais vulnérables. L'époque n'est décidément plus aux fleurs sauvages.

Les lys débarquent. Vite. Leurs chaussures résonnent sur le bitume. Fleurs domptées, tiges fermes et couronnes casquées. Les premiers coups tombent mais nous sommes des milliers et nous avons le pied léger.

Adrénaline, inconscience ? Non, un souffle. Dans une indescriptible unité nous nous éparpillons et immédiatement nous retrouvons, transportés par le vent. Toutes ces inconnues sauvages autour de moi et en moi ont décidé à l'unisson qu'il était temps d'en finir. Les lys reviennent. Nos corps désarticulés courent. La foule chante et rit. Nous nous époumonons de bonheur. Nous sommes partout, le long des rues, le long des places. Le temps n'a plus d'emprise sur nous. Nous qui avons peur de demain, nous qui courbons l'échine, nous qui avons les mains vides, aujourd'hui nous sommes inarrêtables. Nous dévalons, nous cavalons, nous existons et nous nous aimons. Malheureux celui ou celle qui n'a pas connu cette communion et allégresse. Nous envahissons les routes, les bus et les voitures klaxonnent en rythme, nous filment, rient. Eux aussi. Nous continuons notre course folle, nous voulons être présents sur leurs symboles.

Et puis l'hélicoptère. En bon outil des désherbeurs, les lys sont de retour.

La foule se retrouve acculée mais chante toujours.

Les flashballs résonnent. Un trèfle tombe, touché en plein dos. Un jeune schouwia se fait menotter au sol et entraîner on ne sait où. Et puis un mouvement de foule, une hélianthème le visage en sang.

Puis ils disparaissent aussi vite qu'ils sont arrivés. Nous sommes désorientées. Une colère monte. Déborde. Nous repartons. Plus lourdes et lentes mais déterminées. Nous parlons, nous imaginons une stratégie, nous nous donnons du courage.

La nuit, déjà ?

J'entends des détonations, je vois des étincelles, je vois des objets se répandre au sol, mon corps brûle. J'ai envie de crier mais mon cerveau me fait taire et fuir. Je ne m'habite plus. Je cours dans la brume. En un élan commun avec une inconnue nous ramassons une fleur à terre. Elle est pétrifiée. Ma langue brûle, mes poumons brûlent, mes lèvres brûlent, mes mains brûlent. Et pourtant je ne sens rien. Elle arrive à ouvrir les yeux, je n'en avais jamais vu d'aussi rouges. Une fleur se tient la cheville, je cherche à voir si elle est blessée et comment l'aider. Je ne vois rien, je ne comprends pas si elle est choquée ou si elle a mal. J'appelle des medics et la laisse. Du froid. Les lys nous noient. Je cours sans jambe.

Le bruit des motos. Il vibre dans mon ventre et glace mon sang. Je veux vomir mon cœur. Je me consume. Je me vois. Et la foule a été réduite à peau de chagrin. Il faut fuir.

Mécaniquement, je marche. Tout droit. À travers la brume je les distingue tourner comme des rapaces. Le sol pourrait se dérober sous mes pieds, je ne m'en rendrais pas compte, seuls les moteurs m'obsèdent.

J'arrive face à un mur de lys. Je lui parle, mais un mur ça ne répond pas. Le nombre de motos grossit. Je sens qu'il faut que je lève la tête. Un lys. Plus grand que les autres, en seconde rangée. Un coup de vent vers la droite. Je marche lentement vers l'extrémité du mur, de nouveau y fait face. On me laisse passer. J'atteins le sommet de l'irréalité et je marche, tout droit.

Au bout de cent mètres je me retourne. Je suis sortie. Soudain j'étouffe, je tremble, mon visage, mes lèvres, mon cou, mes bras et mes mains me brûlent. J'ai un goût de métal et de tabac dans la bouche. Quelques secondes plus tard, j'entends des tirs de flashballs, des grenades, des cris. Ça a commencé. Je hurle. Mes jambes ne me portent plus. Je griffe le bitume et ne peux pas m'arrêter d'hurler.

Je rampe puis me relève. Je m'éloigne. Dans le métro les gens à côté de moi toussent et me dévisagent. Quand je marche jusqu'à chez moi mes larmes brûlent encore plus ma peau et je ne peux les essuyer de mes mains couvertes de gaz. « Là où tombent les larmes poussent les fleurs »². Sur les cendres aussi. Comme l'épilobe.

¹ Antonio Gramsci, *Pourquoi je hais l'indifférence*, Rivages Poches, 2012

² Rosa Luxembourg, *Herbier de prison*, Éditions Héros-Limite, 2023

Hystérie

La soirée battait son plein. Une fête mondaine d'apparat où les rires et les verres d'alcool coulaient à flots. La musique tonitruante emplissait l'air, tandis que les conversations assourdissantes se mélangeaient en un bourdonnement constant. Les lumières des lustres scintillaient et se reflétaient dans les verres, comme des étincelles incandescentes.

Un voile épais de tabac recouvrait la salle, mais cela n'offusquait en rien la splendeur de cette femme. Une femme à la silhouette gracile, drapée d'une robe charbonneuse, dansait au rythme effréné de la soirée. Le tintement des verres de cristal, les rires stridents des femmes et des hommes, des sons lointains emplis de frivolités.

Cette femme, qui semblait être de bien bonne humeur, buvait directement au goulot de la bouteille de pétillant. Elle errait parmi les convives, jusqu'à ce qu'un homme au visage rouge et d'âge moyen lui attrape fermement le bras pour éclipser aux yeux du monde notre nouvelle Bacchus.

Cet homme, qui n'était autre que son mari, zigzagua au milieu de la foule, un verre à la main et sa poupée ivre dans l'autre. Ils arrivèrent devant une porte adjacente que le mari ouvrit d'un coup de hanche. C'est alors que la dispute commença.

— Tu... tu ne réalises même pas, hein ? Toute cette soirée, c'est comme si... si tu n'en avais rien à faire. Tu es une abomination, une garce qui dévore tout sur son passage et qui gaspille mon argent ! Tout ce que je fais, tout ce que j'ai fait, c'est pour toi, pour nous. Et toi, tu... tu te comportes comme... comme une vulgaire putain, une traînée. Regarde-moi ! Toute la ville est ici, tu sais ? Tout le monde nous regarde, et tu... tu me ridiculises ! Tu crois que ça me fait plaisir ? Hein ? Réponds-moi ! Tu es une honte, je devrais avoir honte de t'avoir comme femme ! Et oui, j'ai honte. Je devrais t'exiler, t'enfermer loin de tout le monde !

Pendant qu'il déversait ces paroles haineuses avec une rage folle, il tirait sur le chignon de sa femme. Il la retenait douloureusement proche de lui, tout en lui secouant la tête. Ils étaient plongés dans la pénombre, isolés du reste de la fête qui continuait à battre son plein dans la pièce voisine.

Au lieu de répondre, la femme retint sa respiration, évitant de réagir pour ne pas alimenter le conflit. Cependant, cette rétention créait une pression interne croissante.

En quittant la pièce luxueuse, le mari trébucha sur un homme complètement ivre et allongé au sol, et laissa échapper un juron inintelligible. D'un geste rageur, il cogna violemment son poing contre le manteau de la cheminée, créant un bruit assourdissant. Le bruit métallique du garde-corps de la cheminée en tombant, ramena la jeune femme de la transe dans laquelle elle s'était enfermée. Elle était maintenant terrifiée, face à la fureur de son mari.

Elle se sentit comme un oiseau en cage, incapable de crier pour qu'on vienne la sauver. Depuis une fenêtre embuée, elle voyait sa vie lui échapper. Elle se mit donc à courir, cherchant désespérément un moyen de se libérer.

Mais sur le pas de la porte, une connaissance vint interrompre le cours de ses pensées.

— Oh, tu es là ! Nate, tu sais comment il est lorsqu'il se met à boire, a renversé son verre de vin, tu sais ce vin rouge que j'adore, sur ma robe. Une de mes préférées, celle qu'il m'a offert lors

d'un voyage en Sicile. Tu n'aurais pas un châle pour m'aider à cacher cette tache avant qu'elle ne s'étende davantage ?

Elle ne prit pas la peine de répondre et la contourna en prétextant une indisposition soudaine. Elle repassa par la salle de réception pleine à craquer et s'enfuit par la porte principale.

Elle avait toujours l'impression d'être poursuivie par les murmures de la fête, qui semblaient la traquer à tous les coins. Sa panique grandissait, tournant chaque seconde en un étai boueux de plus autour d'elle.

En courant, elle rencontra l'associé de son mari, un riche américain marié à une Hélène, mais loin d'être un saint. Ce dernier cherchait frénétiquement son ami disparu. Il l'interpella, la saisissant par le bras, mais elle ne pouvait pas parler. Elle se contenta de pointer du doigt la foule dans la salle de fête.

L'associé la retint un moment, mais finit par la lâcher, la laissant s'échapper.

La femme déboucha dans le couloir, désorientée et à bout de souffle. Là, elle fut abordée par son intendante, une femme d'âge mûr.

— Madame, nous n'avons plus de Moët & Chandon millésimé pour les invités ! C'est une véritable catastrophe ! Que pouvons-nous leur servir ? s'exclama l'intendante d'un visage grave et préoccupé.

— Je...

Une domestique apparut lorsque la femme passa devant une porte.

— Oh Madame, quelle rencontre fortuite, j'allais justement à votre recherche. Le traiteur a oublié de mettre les olives vertes pour garnir les verres de Martini, que devons-nous faire ? interrogea la domestique.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de tourner la tête vers la domestique, une autre domestique fit son apparition.

— Quel soulagement, j'ai enfin pu mettre la main sur vous. Un de vos invités a renversé le vase chinois de votre grand-mère à l'entrée, que faisons-nous ? Je jette les morceaux à la poubelle ou j'essaie de les recoller ensemble ? lança-t-elle avec urgence.

La femme ne semblait pas vraiment entendre, elle était perdue dans ses pensées. Tout le monde la suivit, en continuant de poser mille et une questions, mais les réponses de la femme étaient incomplètes voir absentes.

— Mon dieu ! s'exclama l'intendante. N'y a-t-il pas une odeur de brûlé ?

— Oh non, les petits fours ! La cuisinière m'avait ordonnée de les surveiller. Madame, devons-nous les servir ou les jeter ? s'interrogea une des nombreuses domestiques.

La femme tentait de se frayer un passage pour semer son troupeau de serviteurs, mais ils continuaient de la suivre à la trace.

— Madame ? Madame !

Chaque cri, chaque question ajoutait une nouvelle couche à son sentiment d'oppression.

— Assez ! osa-t-elle répondre d'un ton plus sec qu'elle n'aurait voulu.

Sans un mot de plus, elle se détourna brusquement de son intendante et des domestiques qui la harcelaient, puis monta les escaliers à la hâte. Ses pas résonnaient dans le silence de l'escalier, un contraste saisissant avec le tumulte de la fête en bas.

Sa migraine, déjà latente, s'accroissait à mesure qu'elle montait. Elle parvint enfin à l'étage supérieur, à bout de souffle, et vit son fils en train de pleurer. L'enfant, terrifié par un

cauchemar, était en pleurs. Ses sanglots déchirants semblait percer le crâne de sa mère, ajoutant à son malaise. Un malaise de plusieurs couches, qu'elle tentait de refouler. Les cris du garçon s'enroulaient autour d'elle et menaçait de l'engloutir.

En tentant de se relever, son fils fit tomber son sac de billes. Chacune d'entre elles, au contact du sol, produisit un son distinct, un son métallique qui s'ajoutait au chaos de son esprit. Les billes roulaient dans toutes les directions. Ses petites bulles de verres faisaient remonter à la surface une sensation de chaleur au creux du ventre de la femme.

L'enfant, toujours dans un besoin d'affection, s'accrocha désespérément à la robe de sa mère, la suppliant de rester avec lui. Dans sa précipitation, il la fit trébucher sur une bille égarée.

Elle chancela, puis, s'appuyant tant bien que mal sur ce qui l'entourait, lui lança une gifle, mue davantage par la frustration que par une réelle intention de lui faire du mal. L'enfant vacilla et tomba au sol, en frottant sa joue rougie.

La main qui avait frappé se mit à trembler, et elle l'enserra instinctivement de l'autre main, comme pour étouffer ce geste. Mais bientôt, les deux mains tremblaient, trahissant le tourment qui l'habitait.

La femme reprit sa course et arriva enfin dans sa chambre. En se penchant pour récupérer dans son sac un paquet de cigarette, l'épingle qui retenait son chignon en place se détacha, éparpillant ainsi ses cheveux devant son visage. Elle souffla pour enlever les mèches qui lui entravait la vue. Puis, bloqua entre ses lèvres la cigarette et tenta de l'allumer. Ses mains encore tremblantes ne parvinrent pas à la faire flamber correctement, et seule une fumerole s'en échappa.

C'était la goutte qui fit déborder le vase. Elle cria, vidant ses poumons de tout l'air contenu, puis se mit à rire, un rire qui se diffusa dans son corps et le fit sursauter. Des spasmes incontrôlables la secouaient. La pression interne qu'elle subissait devint insupportable. Ses émotions refoulées commencèrent à bouillonner sous la surface.

Elle se mit à pleurer, mais ses gouttes d'eau étaient incapables d'éteindre le feu qui brûlait en elle.

La femme, empruntant cette fois des airs de Vulcain, saisit la paire de ciseaux posée sur son bureau. D'un geste résolu, elle entreprit de trancher l'étoffe de cette robe affreuse et de son corset, dont les baleines inflexibles s'enfonçaient cruellement dans la peau délicate de ses côtes, y laissant des marques rouges et boursouflées.

La robe tomba à ses pieds, révélant des dessous cramoisis. Elle jeta le tout dans la poubelle, y balançant la cigarette à demi consumée. Le reflet des flammes qui avait pris, dansaient dans ses iris.

Les pleurs déchirants de l'enfant continuaient de résonner à l'étage, en bas des escaliers, les domestiques continuaient de s'agiter frénétiquement, échangeant des questions paniquées tandis que des bribes de chuchotements résonnaient, et son mari continuait de s'amuser dans la salle de réception, buvant au goulot d'une bouteille de Moët & Chandon millésimé.

Elle avait atteint le point de non-retour.

La Pierre de feu

Cela faisait six jours que la douleur s'était intensifiée. Insoutenable. Les élancements étaient devenus des poignards qui transperçaient tout son corps. Avant, il parvenait encore à hurler ; désormais, il n'en avait plus la force : seuls ses pleurs témoignaient encore de cette funeste torture.

Ed se releva lentement. Il avait de plus en plus de mal à respirer ; le moindre effort semblait insurmontable, tel un immense gouffre qu'il fallait franchir mais qui se déroba à chaque instant. Ses deux pieds se posèrent sur le plancher, et, s'appuyant sur la table, il se leva et se dirigea vers la porte d'entrée. Dehors, le soleil illuminait les collines environnantes. Les délicats brins d'herbe valsaient sous la douce brise qui soufflait dans la vallée. Le cheval blanc, quant à lui, galopait vers la ville, presque invisible dans le lointain. Les fleurs étaient dans la plénitude de leur beauté et exhalaient de sublimes parfums. Fermant les yeux, Ed se remémora ses vagabondages dans le canyon des roches pourpres, où sa pensée n'avait eu de cesse de s'épandre dans le doux torrent des rêves, qui auraient pu, un jour, devenir réalité. Sa respiration se coupa brusquement. Ses poumons étaient comme comprimés par une force invisible. L'air commença à manquer et l'intense souffrance se propagea dans son crâne. Un voile asphyxiant était en train de se tisser dans sa poitrine, et absorbait, peu à peu, tout l'oxygène qui y subsistait. Les veines de son cou gonflèrent, sa vision se troubla, son corps se convulsa dans d'horribles spasmes quand soudain, la douleur s'en alla, aussi vite qu'elle était venue. Reprenant peu à peu connaissance, Ed inspira profondément et rentra pour s'allonger sur son lit. Les draps étaient glacés, comme si la Mort l'attendait déjà pour l'emmener avec elle. Les frissons s'arrêtèrent, et il relâcha ses muscles avant que la torpeur ne l'envahît.

La porte grinça et le bruit des éperons résonna dans toute la pièce. Ed leva la tête et aperçut son fils qui s'assit à côté de lui.

— Tout va bien, Papa ?

— Ne t'inquiète pas, Luke ; je suis juste un peu fatigué. C'est à cause de cette douleur dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. J'ai l'impression qu'elle ne me quittera jamais et qu'elle me poursuivra jusqu'à mon dernier râle...

Une larme coula sur le visage du fils, qu'Ed s'empressa d'essuyer.

— Ta main, elle tremble...

— L'âge... C'est comme ça, je n'y peux rien... Tu verras, plus tard : rien n'est simple... tout est si différent.

Le vieil homme se redressa douloureusement et scruta le visage de son fils. Ses cheveux ébouriffés retombaient légèrement sur son front, et ses yeux, d'un noir de jais, étaient aussi perçants

que la balle d'un revolver. Les traits de son visage reflétaient une infaillible détermination, alors que son regard trahissait son émotion.

— Et, tu sais où est Maman ?

— Oui, ne t'inquiète pas. Elle a juste pris son pur-sang et est allée faire des courses en ville ou ce genre de choses ; je n'ai pas pensé à le lui demander... Mais, au fait, as-tu fait bon voyage ? Je vois qu'un cheval est accroché à la rambarde.

— J'avoue que je n'ai pas trouvé d'autre endroit. Mais oui j'ai plutôt fait bon voyage.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, j'ai quand même trouvé que le chemin reliant la gare à la maison était assez escarpé, alors qu'il m'avait semblé en voir un autre, moins dangereux, en arrivant... Pourquoi m'avoir conseillé cette route qui montait dans ce passage étroit ?

— Tu as raison, oui. Il y a bien un autre chemin, mais ce dernier est bien moins beau et moins spectaculaire aussi. Et puis, comme ça, tu pourras profiter de cet autre chemin à ton retour. C'est bien, tu verras d'autres paysages. Et, tu as croisé quelqu'un ?

— Pourquoi cette question ?

— Simple curiosité. Mais bon, si tu ne veux pas me répondre, ce n'est pas grave.

— Non, je n'ai croisé personne.

— Bien... Écoute... j'ai besoin de toi pour aller dehors. Avec mon état, j'ai de plus en plus de mal à me déplacer... et, la dernière fois, je pense que cet effort a bien failli me tuer... J'aimerais tant voir le soleil avant de... tu sais...

— Ne dis pas ça... Je t'en prie, ne dis pas ça.

Luke passa son bras autour de la taille de son père et l'aida à se lever. Ensemble, ils franchirent la porte d'entrée et s'installèrent sur le banc posé contre la façade.

— Luke...

— Oui ? Qui y a-t-il ?

— Tu pourrais aller me chercher la grosse pierre qui est sur la table, s'il te plaît ?

— Bien sûr.

Trônant au centre de la table, une lourde pierre de lave dévoilait la moindre de ses aspérités aux rayons du soleil. Elle était parfaitement noire, aussi sombre que les abîmes. Luke la saisit et l'apporta à son père, qui la scruta attentivement.

— Je t'en prie, assieds-toi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une pierre volcanique que j'ai gagnée au poker, dans ma jeunesse. C'était dans un saloon, et, le pauvre, je l'avais tellement dépouillé qu'il m'a donné cette fichue pierre en guise de dédommagement. Mais, tu sais, c'est tout à fait normal que tu ne l'aies jamais vue : je l'ai retrouvée il y a peu de temps, au fin fond d'un coffre que j'avais mis de côté après le déménagement.

— Elle est belle, non ?

— Elle est pesante, surtout.

— Comment ça, elle est pesante ?

— Écoute... promets-moi d'essayer de comprendre, s'il te plaît.

— Tu m'inquiètes beaucoup... Que s'est-il passé ?

— Eh bien, ta mère avait de plus en plus de mal à me regarder. Elle ne voyait en moi qu'un corps sans vie, totalement détruit pas la maladie. Ses gestes s'étaient alourdis avec le chagrin, son visage n'était plus qu'un masque sinistre. Alors, un beau jour, je l'ai vue dehors en train d'étendre le linge, j'ai saisi cette pierre et l'ai frappée à la tête. Elle n'a pas tant souffert... Non, pas tant que ça... Le seul problème, c'était son regard... elle me suppliait à la fin.

— Tu n'as pas fait ça...

— C'était elle ou moi, alors j'ai choisi.

— Ce n'est pas possible... Maman n'a jamais été comme ça !

— Elle a tant changé depuis que tu es parti. Peut-être que si tu étais venu ici plus tôt...

— Ne dis pas ça !

— Voyons ! Inutile de t'énerver. C'est trop tard, de toute façon.

— Jamais tu ne l'aurais tuée.

— Ne vois-tu donc pas la trace du coup sur la pierre ?

Luke baissa le regard et se pétrifia : une souillure d'un rouge macabre venait de se dessiner sur la pierre, auparavant noire. Sa vision s'obscurcit et des hurlements retentirent dans ses oreilles. De la roche jaillissait la lave sanglante et déjà le basalte enveloppait sa main et brûlait tout son bras.

— Espèce d'assassin ! Tu n'as donc pas compris que c'était elle qui méritait de vivre ? Tu n'es qu'une vulgaire dépouille qui s'accroche vainement à la vie ! Tu aurais tellement mieux fait de te suicider. Après tout, tu n'es qu'un meurtrier ! un putain de meurtrier !

Le magma s'inséra sous sa peau, envahit son cœur et ses yeux s'injectèrent de lave. La déflagration déchira le silence, la balle se figea dans le crâne du vieil homme et la pierre tomba sur le sol. Luke rangea son revolver et regarda autour de lui : personne n'avait pu entendre la détonation. Il saisit le corps de son père par les pieds et le traîna dans le salon avant de se diriger vers le buffet. La porte était fermée à clef. Impossible de l'ouvrir. Il s'empara d'une bûche et la lança sur le meuble, qui s'écroula et répandit l'alcool des bouteilles brisées. Filant vers la cuisine, il repéra une boîte d'allumettes qui traînait sur le rebord d'une fenêtre, la saisit rapidement et marcha jusqu'à la porte d'entrée. Luke regarda son père une dernière fois et lança la brindille enflammée. Le feu se propagea sur le plancher et commença à dévorer les murs. Alors que l'odeur de la chair brûlée empestait déjà l'air, il jeta la pierre dans le brasier et se dirigea vers la colline qui surplombait la maison. Les flammes serpentèrent le long de la charpente et le toit s'effondra dans un vacarme assourdissant.

Des larmes coulaient sur ses joues. Il était devenu assassin et parricide. Il n'avait plus que ces mots en tête. Il avait tué son père ; son père avec qui il avait passé tant de beaux moments... de

si merveilleux moments... Ironie du sort, c'était lui qui lui avait appris à tirer ; c'était lui aussi qui lui avait dit de partir, afin de poursuivre ses rêves, car tout ce qui avait compté c'était que son fils fût heureux. Il avait toujours veillé sur lui. Il n'avait jamais cessé de le protéger, même dans les instants les plus difficiles.

— Et c'est moi qui l'ai tué. Son fils. Son unique fils... Je ne suis qu'un monstre... Oui, un monstre ! Comment ai-je pu faire ça ? Comment ? comment ?

Lentement, Luke retira son arme de l'étui et la braqua sur sa tempe. Sa main ne cessait de trembler. Il posa le doigt sur la gâchette et regarda une ultime fois l'ouragan de flammes. Dans le lointain, un cheval blanc semblait foncer vers lui.

— Tu viens pour me sauver ? Mais tu n'y arriveras pas... tu viens trop tard...

Le coup de feu partit.

Ses paupières se rouvrirent lentement, et sa vue se fit de plus en plus précise. Il se trouvait dans une chambre baignée de lumière. Était-ce donc cela, le paradis ? Soudain, il sentit une violente douleur parcourir son crâne, et il porta la main à sa tempe. Un bandeau couvrait sa blessure. Il avait échoué. Il ravala ses remords, se redressa et regarda par la fenêtre. Un cheval blanc était là, le même qu'il avait entraperçu avant de tirer. Sa vision s'enténébra, et il sombra dans les bras de Morphée.

— ... tout de même, de là à manigancer tout ce plan...

— N'est-ce pas ? D'autant plus qu'il ne m'avait rien dit sur ce maudit train... Mais bon, je voyais bien qu'il n'en pouvait plus...

— Ni qu'il avait le courage de le faire lui-même, visiblement.

Luke ne put réprimer ses sanglots : l'une de ces voix lui était familière, il pouvait l'identifier entre mille. C'était celle de sa mère.

Résonance volcanique

Autour d'elle ce n'est que bavardages essoufflés, rires étouffés et bruits de baskets raclant le chemin. Devant elle, il y a bien sûr celles et ceux qui courent comme si c'était une énième compétition sportive dominicale. Derrière elle, c'est plutôt le peloton des adolescents pour qui un plongeon dans la mer aurait et tenue meilleure option étant donné la chaleur déjà bien écrasante ce jour-là. Mais le car les a pourtant déposés ici, au pied du volcan italien.

Une poussière brune colore déjà ses chaussures et son sac pèse sur ses épaules. Elle a son objectif en tête : plus que tout aujourd'hui, elle veut rapporter quelques fragments de ce mythique volcan. Ils iront rejoindre au fond de son sac, enveloppés avec précaution, le petit bout de marbre de Carrare collecté en début de voyage. Des petits morceaux de géologie et d'histoire. Peut-être que certains se moqueront... mais comme souvenirs, si ça pèse plus lourd que les paquets de pâtes, au moins ça dure plus longtemps... !

L'ascension est progressive mais déjà l'émotion la saisit. Hier Herculaneum, demain Pompéi. Le monstre est là sous ses pieds...

Les couleurs et surtout l'odeur de soufre de la Solfatare ne l'ont même pas encore quittée ! Quelle étrange région ! Mais quelle chance pour sa collection !

Pause. La vue sur la baie de Naples est splendide. A gauche et à droite, le groupe s'agite, se lance des sacs, s'échange des blagues et sort les gourdes.

Faire abstraction du bruit et sortir de sa poche carnet et crayon pour croquer le lieu, suspendre le temps, retenir le moment. Mais le crayon lui échappe et tombe sur une pierre. La mine se brise.

Ici, c'est la ville et la vie qui se brisent. Les grondements sont assourdissants, l'air déjà si brûlant, étouffant. Encore quelques cris tout près, des pleurs, un hurlement, un aboiement plus loin et des sabots qui martèlent le sol. Des chutes brutales, infernales et des chocs violents, incandescents. Les cieux se déchirent. Les fresques se noient dans les roches et les cendres. On ne sent même plus l'envoûtante odeur des pains qui cuisaient dans le four tôt ce matin...

Puis tout à coup ce sera le silence. Le temps pétrifié.

Elle se penche pour ramasser le crayon désormais inutile. Une fois rentrée, il faudra encore le tailler... Elle saisit la coupable petite pierre quand,

soudain, le sol sous ses pieds bourdonne. Ce petit bout de Vésuve serré au creux de ses mains, elle décide de s'agenouiller au bord du chemin.

Un son très doux s'élève. Une sorte de mélodie qui s'évapore...

Elle n'identifie pas l'instrument car déjà on la bouscule, la marche reprend.

Une fumée blanche nimbe soudain sacs, voisins et chemin. La musique a repris : c'est un air de flûte qui virevolte.

Maintenant elle est seule, le groupe l'a déjà distancée.
Le soleil s'est voilé en un instant de grâce et de pénombre mélangées.

*La mélodie lance encore quelques notes légères et aiguës. Elles s'envolent comme accrochées à des volutes de fumée.
C'est terminé.*

Rires, sourires et photographies : le groupe enfin au complet est arrivé au sommet, prêt à découvrir le vertigineux cratère avant, bien évidemment, d'attaquer le goûter : précieuse et insouciant récompense !

Sous ces tonnes de débris et de poussières, il fait maintenant si noir et si froid... Le temps a fait son œuvre.

A quelques kilomètres, au milieu de centaines de rouleaux de textes dans cette bibliothèque carbonisée, on trouvera un jour, *peut-être*, une petite flûte antique miraculeusement conservée. Celle qui s'était échappée des mains de la jeune musicienne lorsque la terre s'était réveillée.

C'était en l'an 79...

... en 1999

..... en 2019

Le petit bout de Vésuve est toujours bien rangé, protégé dans son écrin : une ancienne boîte de rochers... en chocolat ceux-là ! Elle l'a ressortie à l'occasion d'un grand rangement et a soulevé son couvercle avec précaution. Ses doigts ont à peine effleuré ce souvenir... et la frêle mélodie aussitôt s'en est échappée, aussi mystérieuse que familière. Comme libérée d'une ancienne boîte à musique habitée par une petite danseuse tournoyant éternellement.

Ne pas chercher à comprendre. Juste ressentir.

Juste écouter.